



CULBUTER LE MALHEUR

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE

CULBUTER LE MALHEUR

SUIVI DE

APRÈS LE PROGRÈS



PROLOGUE

Trente ans.

1994, c'était hier.

Et pourtant nous avons dépassé l'âge qu'avaient nos parents à l'époque.

Nous sommes, pour beaucoup, devenus parents à notre tour.

Nos enfants ont appris, en grandissant, à cohabiter dans nos cœurs avec des absents.

Même quand nous avons manqué la force ou les mots sans arêtes tranchantes pour leur expliquer nos cicatrices, ils ont apprivoisé notre chagrin.

Désormais, tant bien que mal, ils partagent nos silences.

Le monde, lui, qui avait assisté à notre massacre les yeux grand fermés, est vite passé à autre chose.

Depuis, il nous a accordé des brisures d'attention : une commémoration, une révélation, un procès ou un regret du bout des lèvres.

Nous les avons acceptés, faute de mieux, témoignant dans le temps imparti, posant pour des photos dont nous n'allions pas rédiger la légende, laissant les mots des autres habiller nos abîmes.

Trente ans.

On aimerait croire que c'est le temps suffisant pour reconstruire un pays, écrire l'Histoire et l'enseigner, établir les responsabilités et juger les bourreaux.

Mais combien de décennies faudra-t-il encore pour réparer les cœurs, dissiper les peurs, pour entendre réellement nos histoires et empêcher le traumatisme de ravager nos fragiles familles ?

Qui veut réellement accueillir notre colère ravalée ?

Un million de morts en trois mois.

Le génocide des Tutsi du Rwanda avait été annoncé, il aurait pu être arrêté, il n'était pas inéluctable. Il eut suffi d'un peu de volonté. Seule la lâcheté de ceux qui décidèrent l'abandon des soldats dits « de la paix », ceux qui choisirent de n'évacuer que leurs ressortissants, tirant en l'air pour effrayer les condamnés qui s'agrippaient désespérément à leurs véhicules au lieu de tirer sur les miliciens, seule la lâcheté des dirigeants du monde *civilisé* devrait être qualifiée de « tragédie » aujourd'hui.

Ils étaient le symbole même du progrès. Ce progrès qu'on nous avait présenté, toute notre enfance durant, comme l'horizon souhaité pour notre pays sous-développé. Paix-Unité-Progrès, telle était la devise du Rwanda d'alors. Trente ans après, nous les survivantes et survivants pansons encore nos blessures intérieures dans une solitude sans nom et notre besoin de consolation demeure immense.

Bien souvent, ce sont d'autres qui racontent ce génocide au monde, nous donnant l'impression d'être devenus les figurants de notre propre histoire.

Si les années ont érodé les mémoires, au point d'effacer les traits des visages ou le son des voix, le souvenir des

trois mois, d'avril à juillet 1994, que nous avons traversés en sursis, lui, reste vif.

C'est si court trois mois, mais désormais pour nous c'est toute une vie. Il n'y a pas un jour qui passe sans que ce printemps de cendre et de sang fasse irruption dans notre esprit ou mette notre sommeil en charpie.

En trente ans, le malheur a pris pour chacune et chacun une ampleur différente. Certain.es sont parvenu.es à devenir des femmes et des hommes debout, pour d'autres les plaies sont encore à vif et les vides à jamais béants.

Que peut la poésie, que peuvent les mots pour dire les trente années empoisonnées à jamais par ces trois petits mois ? Si peu.

Et pourtant. Il faut dire les mots, dire et ne pas renoncer à notre tentative quotidienne de culbuter le malheur. Parler, écrire, raconter pour ne pas se laisser ensevelir par le silence des uns, la logorrhée négationniste des autres ou, tout simplement, l'indifférence du monde.

Culbuter le malheur pour les enfants du jour d'après.

CULBUTER LE MALHEUR

Et au bout de cette nuit
Qui jamais ne finit
Nous voici sommés de témoigner
L'invitation est ainsi formulée
Au nom de la Paix
De l'Unité et
Du Progrès

Raconter la grande traversée
Comment nous avons accosté
Rive rivage ravage
Des rêves reprisés dans les poches
Les mots sont les étoiles capturées
Par les draps du sommeil chiffonné

Trois décennies-lumières sont passées
Nos yeux écarquillés d'insomnies
Les ont regardées filer dans le noir
Sans qu'aucun vœu ne soit permis

Rives rivages ravages
Nous sommes là pour attester
Des effondrements de minuit
Quand toute l'humanité est assoupie

Dormez en paix braves gens
Notre ouvrage se fait sans bruit

Ce ne sont pas les mots qui trahissent
Mais la foule
Je suis venue reprendre le souffle mon souffle
Celui que j'avais perdu
Celui que vous m'avez volé
Mettre ma vie hors d'atteinte et me taire
Qui écouterait ?
Qui avouera ?
Moi je n'y suis pour rien
La foule détourne le regard
Toute confession bue
Faute avouée à moitié condamnée
Son silence complice m'accompagne
Écoute, mais écoute-moi donc
Je resterai tapie derrière tes oreilles
Un air une croche
Accrochée là
Tique
Tac
Le temps d'un tchak
Coupe court
Personne n'écoute je te dis

Vie palimpseste patiemment je couvre
La déchirure d'un froufrou d'étoffes tergal popeline
Être désinvolte exige une rigueur de machiniste
Pour suivre ton rythme il m'a fallu devenir alchimiste
Les émotions naissent d'après de secrètes recettes
La joie simple des aubes d'été ne s'obtient
Qu'au prix de longues heures en cuisine

Et chaque nuit pendant que tu dors je réécris la vie
Dans une langue dont les larges lettres avalent
De leur encre gourmande et grasse
Le pâle tracé des poésies enfantines

Je voudrais prier
Mais je ne sais plus comment
Les prières n'ont servi à rien
Si je suis là aujourd'hui
C'est le fruit de la lune et du travail des femmes

On disait qu'il passait sa journée ailleurs
Mais rentrait toujours le soir chez nous
Qui sait réellement ce qui se passe
Dans la pénombre du crépuscule mourant ?
Qui peut reconnaître le bruit de son pas
Dans le pas des hommes
Et des bêtes qui se préparent au sommeil ?

Dors petit enfant sage Dieu est en voyage
Il reviendra cette nuit les bras chargés de présents
Quand tu te lèveras demain il sera déjà reparti
Vers d'autres cieux
Impunément

Le talc sur tes joues pour affronter le soleil endimanché
Cette coquetterie qu'on apprenait à l'adolescence
Pour matifier la peau l'empêcher de briller
Dehors si nos voix se faisaient graves
Murmures embastillés marche lente
Surtout ne pas se faire remarquer
Les regards n'en étaient que plus stridents
Et tout le talc du monde n'aurait pas suffi
Empêcher nos fronts de ruisseler quand la soldatesque
Crissait « vos papiers »
Sans le moindre « s'il vous plaît »
Deux jeunes filles attendaient en tremblant

Qu'il est long le temps de l'abandon
Ton visage talqué la fraîcheur de ta main
Quand sur la route tu la glissais dans la mienne
À l'approche de la guérite dressée
Ta jeunesse effrayée de devoir justifier
La finesse de nos traits nos poignets trop légers

Je repasse devant notre arbre coupé
Scrutant les broussailles menaçantes
À la recherche d'une trace un mouchoir oublié
Les milliers de dimanches ensoleillés
Ont gorgé les feuilles de poussière rouge
Quand il pleut la route devient torrent de sang
Je n'ai pas su te protéger ce dimanche de mai

Je ne sais pas comment le ramasser
Mon cœur à terre palpitant encore
Il y a des brindilles et de la terre
Il faudrait les enlever délicatement
À quoi bon
Autant le laisser pourrir là
Ça fera de l'engrais pour l'arbre-gardien

Nous portons vos absences dans nos corps
Cailloux qui un jour deviendront de grandes tumeurs

À l'âge où nous aurions dû les sentir s'emballer
Pour un sourire un frôlement un mot d'amour
Nous avons appris l'art de défaire nos cœurs
Comme un lourd bagage après un long voyage
Prendre le temps de laver repasser ranger les souvenirs
Jeter les plus abîmés fruits fanés frelatés

Ouvrage de couture d'une jeune fille épuisée
Chaque nuit reprendre les rêves d'une vie déchiquetée

Je rêvais de devenir comme Maman
Institutrice Infirmière Cuisinière
Enseigner Soigner Nourrir
Entretenir une vie chatoyante
Être aimée sur la colline
Être remerciée considérée

J'allais hériter de la tâche de Papa
Instituteur Infirmier Cuisinier
Nourrir Soigner Enseigner
Avancer de mille élans
Être respecté en ville
Être reconnu apprécié

Ceux qu'ils avaient pendant des années
Nourris soignés enseignés
N'ont fait preuve d'aucune considération
Ils ne les ont reconnus que pour les tuer

Une raison qui explose au soleil
Fruit pourri plaie projet reporté
Le bourreau apprend-il à ses enfants
Qu'il n'y a pas de sot métier ?

Je t'en prie
Fais clarté
Car le sommeil est traître
Et demain se refuse à ma main

Cela pourrait être
Un éclat comme un chemin
Dire à tous ceux qui l'ignorent
Ou font semblant d'oublier
Elle ne vient pas de nulle part

Allié c'est à côté ou en dessous
Pas un ton au-dessus écrasant
Avec une échelle même courte
Je pourrai mais c'est à moi de
Décider

S'il te plaît vois entends mais ne dis rien
C'est à moi de tisser mon récit
Ne fais pas comme les autres
Qui prennent leur nombril pour un chas
Par lequel je devrais passer

Tu as juste à leur enseigner
Respect humilité à considérer
Ce n'est pas ma responsabilité
Le monde ne tourne pas autour d'eux
Apprends-leur la reconnaissance